(12)

ÉLOGE

DE M. GERDY

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

LE 11 DÉCEMBRE 1866

PAR

M. JULES BÉCLARD,

Secrétaire annuel de l'Académie impériale de médecine.

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

Rue Hautefeuille, 19

1866

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 1

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
Tome XXVIII.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

ÉLOGE DE M. GERDY

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 11 DÉCEMBRE 1866

L'année même de la mort de M. Gerdy, et l'année qui l'a suivie, dans des solennités semblables à celle qui nous réunit, deux collègues éminents (1), l'honneur de la chirurgie contemporaine, retraçaient, devant la Société de chirurgie et devant la Faculté de médecine, la vie du penseur original, de l'écrivain fécond, du physiologiste et du chirurgien dont je vais vous entretenir aujourd'hui.

L'Académie ne peut rester muette plus longtemps. Elle doit un public hommage à l'homme qui, pendant vingt années, lui a donné la meilleure part de sa vie. C'est ici, c'est au milieu de nous, que M. Gerdy s'est montré tout entier. Toujours prêt à la lutte, infatigable à l'attaque comme à la défense, orateur véhément, dédaigneux des ménagements timides, souvent il a frappé fort. S'il n'a pas toujours frappé juste, il n'eut pourtant d'autre passion que celle de la justice. Sous l'âpreté de ses critiques, on sent l'homme de cœur et l'honnête homme, et ceux mêmes qui en ont éprouvé l'amertume n'ont jamais pu se défendre, pour cet indomptable adversaire, d'une profonde estime et d'un secret penchant.

A l'extrémité du département de l'Aube, au milieu des coteaux chargés de vigne qui s'élèvent sur les confins des plaines de la Champagne

(1) M. Broca et M. Nélaton.

et marquent les limites de l'ancienne Bourgogne, au fond d'une riante vallée arrosée par la rivière d'Ource, est assis le village de Loches. C'est là que naquit Pierre-Nicolas Gerdy, le 1er mai 1797. C'est là qu'il revint souvent pour raffermir une constitution plus robuste en apparence qu'en réalité, et calmer les agitations d'une sensibilité qu'on n'eût pas d'abord soupçonnée sous son extérieur un peu rustique.

Possesseur de quelques arpents de prés et de vignes, qu'il cultivait de ses mains, son père était plus qu'un honnête homme. Élevé à la généreuse école de 1789, il traversa sans fléchir les jours de 93, l'Empire et la Restauration, et conserva jusqu'à sa dernière heure la foi républicaine de sa jeunesse; donnant ainsi à ses enfants, dès leurs plus tendres années, des exemples de fermeté qui ne devaient pas être perdus.

Le jeune Gerdy reçut les premières leçons à l'école de son village, puis il entra au collége de Bar-sur-Seine, où il ne se fit remarquer que par sa turbulence. Dans ses rapports avec ses condisciples et avec ses maîtres, déjà se révélait en lui cette humeur indocile qui devait être un des côtés les plus saillants de sa personnalité. Lorsqu'il revint à la maison paternelle, on eut d'abord la pensée de le placer dans une maison de banque de la ville de Bar. Le retentissement de ses méfaits d'écolier avait franchi l'enceinte du collége : le chef de l'établissement fit quelques difficultés; le père de M. Gerdy n'insista pas.

On était alors en 1813. La carrière de la chirurgie militaire s'offrait avec ses chances glorieuses. D'ailleurs c'était à peu près le seul moyen pour un jeune homme sans fortune d'échapper à l'insatiable conscription. Il fut décidé qu'il étudierait la médecine. Ses études avaient été fort incomplètes : il le sentit ; et alors, seul, sans maîtres, soutenu par cette forte volonté qui ne lui fit jamais défaut, il s'enferma avec ses livres.

Dans le même temps, un officier de santé du voisinage, M. Collon, de Landreville, lui donnait les premières leçons d'anatomie. Après quelques mois d'un travail opiniâtre, il était reçu bachelier.

Au mois de novembre de la même année, M. Gerdy arrivait à Paris. Il avait seize ans, quelques notions d'ostéologie, et une pension des plus modiques. Il s'installa dans un petit hôtel de la rue de la Huchette.

L'hiver n'était pas achevé que ses paisibles études furent brusquement troublées par les désastres de la patrie. Foulée par deux invasions, en proie à tous les maux que la guerre traîne à sa suite, la malheureuse et patriotique Champagne supporta le choc avec un héroïsme dont l'histoire a gardé le souvenir. Après ce suprême effort, elle retomba épuisée. La modeste pension du jeune étudiant n'arrivait plus que de loin en loin. Pour continuer une vie de travail qui lui était d'autant plus chère qu'elle devenait plus difficile, il se soumit aux plus dures privations. Il fallut céder enfin.

De graves accidents dans sa santé l'avertirent qu'il avait trop présumé de lui-même. Six mois de séjour au milieu des siens, le repos et l'air natal ne tardèrent pas à relever ses forces. Il revint à Paris et reprit avec une nouvelle ardeur ses études interrompues.

Il avait vingt ans à peine, qu'il ouvrait à la Charité un cours public d'anatomie et de physiologie. La même année, il s'engageait dans un concours ouvert à la Faculté de médecine pour une place d'aide d'anatomie. M. Gerdy avait courageusement triomphé de tous les obstacles accumulés sous ses pas ; il ne sut pas résister à l'insuccès. C'est à Loches, où il s'était de nouveau réfugié, qu'une décision de la Faculté vint ranimer ce cœur blessé et prêt à défaillir. On lui annonçait que le jury, désireux de récompenser ses brillantes épreuves, lui accordait une place d'aide d'anatomie devenue vacante.

La lutte périlleuse des concours, dans laquelle il rencontra dès l'abord une déception d'autant plus cruelle qu'elle semblait imméritée, allait bientôt se montrer pour lui plus clémente. Elle devait le conduire par de glorieuses étapes jusqu'au but marqué par son ambition. Il goûterait par elle l'une des plus vives jouissances que puissent ressentir les âmes vaillantes et fières, le légitime orgueil de ne rien devoir qu'à lui-même.

C'étaient alors les beaux temps de l'enseignement particulier. De jeunes maîtres, nos gloires d'aujourd'hui, répandaient, dans les rangs de la jeunesse dont ils partageaient la vie, de fécondes semences et de salutaires exemples. M. Gerdy professait à la fois l'anatomie, la physiologie, la médecine opératoire, l'hygiène. Il faisait jusqu'à quatre leçons par jour, et trouvait encore moyen, pour augmenter son maigre budget, d'enseigner aux peintres et aux sculpteurs la science des formes exté-

rieures. Quelques années plus tard, il publiait un volume sur ce sujet. La phrase suivante, que j'emprunte à l'introduction, indique clairement le but et l'objet de ce livre :

« L'artiste privé des connaissances de l'anatomie, dit M. Gerdy, est » à celui qu'elle éclaire ce que seraient l'un à l'autre deux peintres dont » l'un, prenant son point de vue d'une montagne élevée, dessinerait » une vaste campagne sans l'avoir parcourue, et dont l'autre, prenant » sa vue du même point, la dessinerait aussi, mais après avoir pratiqué » les chemins qui la sillonnent, suivi, dans tous leurs détours et leurs » replis, les rivières et les ruisseaux qui l'arrosent, et battu les bois » qui la couvrent. »

L'anatomie des peintres, en effet, ne peut se renfermer dans l'étude des surfaces et des contours accessibles aux yeux de tous ; elle n'est pas tout entière dans la connaissance de l'exacte proportion des parties, travail auquel les anciens se sont livrés avec un soin minutieux, ainsi que l'attestent les canons de l'art antique chez les Égyptiens et les Grecs. Pour se mettre en garde contre des apparences trompeuses, l'œil doit pénétrer dans la profondeur des organes. Ce qui est à la surface n'est que la représentation plus ou moins affaiblie de ce qui est au-dessous. La connaissance des parties cachées peut seule révéler ces nuances fugitives, insaisissables pour qui ne sait pas voir, véritables secrets de l'exécution. C'est dans l'appréciation du jeu des muscles, ces agents mécaniques des attitudes et des expressions, que l'artiste inexpérimenté risque surtout de tomber dans le faux. Comme l'a si bien dit l'illustre Florentin que les lettres disputent à la peinture, l'immortel auteur de la *Joconde* : « L'une des principales conditions de l'art, c'est la » connaissance approfondie de la forme vivante et agissante (1). »

Plaçant l'exemple à côté du précepte, M. Gerdy se livre à l'examen des principaux monuments de l'art ancien et moderne. Il parcourt les musées, visite les ateliers, et fait successivement comparaître devant le tribunal de l'anatomie, les antiques de la galerie du Louvre, les tableaux les plus célèbres des écoles italienne, hollandaise, flamande ; et aussi les œuvres des maîtres de l'art français, Poussin, Lesueur, Le Brun, David, Girodet, Géricault, Prudh'on et Greuze. Toutes les

(1) Léonard de Vinci, *Traité de la peinture.*

remarques de M. Gerdy sont des plus judicieuses. Qui pourrait nier que dans la reproduction des œuvres de la nature, la main de l'artiste ne doive être guidée par elle? Mais à côté de ses justes critiques, on eût aimé à voir l'auteur mettre dans tout son jour cette autre vérité, que le principe de l'art n'est pas dans l'anatomie.

Réprimez pour un moment l'admiration dont vous êtes saisi devant les inimitables chefs-d'œuvre de la statuaire antique ; examinez bien, et vous pourrez facilement découvrir quelque défaut d'anatomie. Sans doute, le génie grec n'eût rien perdu, et il eût même gagné quelque chose à les éviter. Mais ne croyez pas qu'il suffise d'introduire la réalité dans l'art pour le conduire à la perfection. Le plus savant des anatomistes pourrait n'être qu'un peintre ou un sculpteur des plus médiocres. Le laid et le vulgaire se rencontrent aisément. Rien n'est plus rare que le beau. S'il aspire à fixer dans son œuvre les attributs de la beauté, le véritable artiste doit la chercher et la poursuivre sans relâche; trop heureux s'il lui est donné de l'entrevoir un instant sous les voiles dont elle s'enveloppe. L'anatomie n'est ici d'aucun secours. Les sources de l'esthétique sont ailleurs; et la science du beau est assujettie à des lois qu'on n'enfreint pas impunément. Un beau modelé l'emportera toujours sur un modelé savant. S'il était à la fois l'un et l'autre, ce serait le comble de l'art.

L'ouvrage sur l'anatomie des formes extérieures n'était pas la première publication de M. Gerdy. Dès l'année 1821, il avait inséré, dans le *Journal complémentaire des sciences médicales*, une série d'articles intitulés : *Essai d'analyse des phénomènes de la vie*. Par son titre, par son incontestable originalité, ce travail, sorti de la plume d'un jeune homme de vingt-quatre ans, eut un grand retentissement. Ce fut son premier pas dans une voie où il devait laisser les vives empreintes de son passage. On peut dire qu'en lui le physiologiste a précédé, dominé, subjugué le chirurgien. Lorsque, dix ans plus tard, M. Gerdy fera paraître le premier volume d'un *Traité de physiologie*, resté malheureusement inachevé, c'est la doctrine développée dans l'*Essai sur les phénomènes de la vie*, ce sont les mêmes principes que l'auteur placera au seuil de ce livre, comme l'idée mère de son œuvre.

Arrêtons un instant notre pensée, messieurs, sur ces graves questions. A une époque dont nous séparent des séries incalculables de

siècles, et dont il est impossible de fixer la date, sous l'influence de conditions inconnues, que l'homme n'a pu reproduire encore, la matière se montre tout à coup sous un nouvel aspect. Sur la terre, jusque-là déserte et silencieuse, la vie apparaît. Des attributs, qui n'avaient pas encore reçu d'expression, se révèlent; et, depuis ce jour, la matière vivante n'a pas cessé de les recevoir de celle qui l'a précédée, de même qu'elle doit les transmettre à la matière vivante qui lui succédera. Dominé par l'irrésistible besoin de causalité, qui s'affirme bien moins par les vérités que l'homme découvre que par les problèmes qu'il pose, l'esprit ne peut constater ces attributs, sans les rattacher aussitôt à une force nouvelle. Cet agent inconnu, ce principe incompréhensible, qui est la vie, ne nous apparaît jamais lui-même, il ne se manifeste à nos yeux que par les propriétés de l'être vivant. Des propriétés, voilà seulement ce que nous pouvons saisir.

Mais que de difficultés pour arriver, à travers l'infinie variété des phénomènes de la vie, jusqu'à ces actes primordiaux, jusqu'à ces faits-principes que la physiologie poursuit, sous des noms variés et avec des fortunes diverses, depuis les premiers jours de la science! A toutes les époques, nos plus grands hommes ont été attirés vers ces hauts sommets de la médecine, et ont laissé après eux, comme le type abrégé et expressif de leurs laborieuses recherches, une courte formule qui représente seule aujourd'hui les nombreux disciples groupés autour d'elle. Pour nous renfermer dans les temps les plus rapprochés de nous, voyez Bordeu, Barthez et Bichat. Sous la variété des nuances et derrière un antagonisme plus apparent que réel, la médecine de nos jours, qu'elle le reconnaisse ou qu'elle s'en défende, repose encore sur la doctrine élevée par ces trois grands maîtres sur les ruines du mécanisme de Boerhaave et de l'animisme de Stahl.

M. Gerdy, tout en la combattant dans le détail, appartient à cette école; il est vitaliste par excellence. Ce qui caractérise sa tendance, c'est l'emploi, peut-être trop subtil, de la méthode analytique. Loin de chercher, comme ses prédécesseurs, à tout rattacher, par des liens plus ou moins légitimes, à deux propriétés fondamentales de la matière vivante, la sensibilité et la contractilité, ou, comme le dit Barthez, aux forces sensitives et aux forces motrices, M. Gerdy reconnaît dix-huit groupes de phénomènes simples, irréductibles aux lois de la physique, indé-

composables les uns en les autres, et relevant chacun d'une propriété vitale particulière. Dans la sensibilité, il distingue la propriété de sentir l'impression de la faculté de la transmettre, et cette dernière de la faculté de la percevoir. Il admet, je me sers de ses propres expressions, des facultés d'absorption, de sécrétion, d'assimilation; une autre de décomposition nutritive; des facultés de fécondation et d'accroissement; une faculté d'animation, en vertu de laquelle le germe communique la vie aux sucs qui servent à le développer, et qui rappelle l'une des idées favorites de Stahl. M. Gerdy admet encore quelques autres facultés ou propriétés primordiales auxquelles il renoncerait sans doute aujourd'hui.

« Une personne étrangère à l'étude de l'organisation, dit M. Gerdy, mais qui sait qu'elle respire, qu'elle digère, qu'elle marche, qu'elle parle, serait étonnée de ne pas voir figurer sur cette longue liste la faculté de respirer, de digérer, de marcher, de parler. Mais, ajoute-il, respirer, digérer, marcher, sont des actions très-complexes et non des phénomènes simples. »

Ces paroles de M. Gerdy, peut-être pourrait-on, non sans quelque raison, les lui opposer à lui-même. Mais à côté de ses imperfections, cet essai se distingue à nos yeux par un rare mérite. A un âge où l'on n'est d'ordinaire que l'écho de ses maîtres, M. Gerdy ose penser par lui-même, et il remet en pleine lumière tout un côté négligé du problème. Non, l'être vivant n'est pas tout entier dans la sensibilité et le mouvement. Tout ce qui respire n'est pas nécessairement mobile et sensible, et l'on conçoit au fond de la vie quelque chose de plus fondamental encore. Dans le végétal, cet animal qui dort, suivant la poétique image de Buffon, apparaissent déjà les premiers rudiments de la vie, et nous les retrouvons encore dans ces êtres douteux placés aux limites des deux règnes, aussi bien que dans les éléments morphologiques des tissus de l'animal.

Dans la tentative de M. Gerdy, ne cherchons pas ce qu'elle ne peut nous donner. Éloigner toujours davantage l'horizon au delà duquel son regard ne pénètre pas, voilà ce que l'homme appelle connaître. Une cause ne sera jamais pour lui qu'un effet qui en précède un autre. Quand il a trouvé le rapport de subordination et de coordination des effets, il a construit la science, cet édifice toujours relatif, toujours incomplet, toujours perfectible.

Le *Traité de physiologie*, dont il ne nous a guère donné que l'introduction, M. Gerdy l'avait conçu dans les plus vastes proportions. On y trouve un exposé raisonné des diverses méthodes d'enseignement ; un chapitre intitulé « Du raisonnement », abrégé complet de logique ; un plan de classification des êtres vivants ; une distribution nosologique de tous les états morbides. On y trouve encore un essai sur les races humaines. Polygéniste convaincu, M. Gerdy cherche à démontrer par les monuments de l'histoire que les souches primitives du genre humain se sont mélangées sur toute la surface de la terre par les migrations et les invasions à force ouverte, si bien qu'il n'en existerait plus une seule à l'état de pureté. Mais la partie vraiment neuve de ce livre, c'est le chapitre de la *musculation*, expression qu'il substitue à celle de *locomotion*, pour faire mieux sentir que dans l'équilibre immobile de la station et des attitudes, les puissances musculaires ne restent pas inactives. Ce chapitre étendu, travail considérable, que n'ont point fait oublier les belles recherches des frères Weber, peut être placé à côté du célèbre traité de Borelli.

Bien d'autres points de physiologie ou d'anatomie ont été abordés par M. Gerdy. Il en est peu qu'il n'ait marqués d'un progrès.

Le premier il fait connaître le rôle que jouent, dans l'acte de la déglutition, les piliers postérieurs du voile du palais. Dans son ingénieuse dissertation sur la vision distincte et sur la vision confuse, il montre que, si nous devons à la première ces notions exactes sans lesquelles il n'y aurait pas de science, la seconde nous fait connaître ce qui nous entoure dans un instant en quelque sorte sans durée, et peut seule, dans la pratique ordinaire de la vie, nous donner le sentiment de nos rapports avec les choses qui nous environnent. Il débrouille la texture compliquée du cœur ; dans la langue, il découvre et décrit des muscles nouveaux. Dans son article sur la circulation, l'un des plus remarquables du répertoire des sciences médicales, il restitue à la contractilité des vaisseaux, que l'école dominant alors prétendait confondre avec l'élasticité, la prépondérance qui lui appartient dans les circulations locales, frayant ainsi la voie aux travaux de la physiologie contemporaine.

M. Gerdy s'est peu livré aux expériences du laboratoire ; il a surtout excellé dans ce qu'on pourrait appeler la physiologie descriptive. Pla-

çant l'observation, c'est-à-dire l'expérience toute faite, avant l'expérimentation, qu'il définit « l'expérience préparée », il insiste souvent sur les difficultés, les incertitudes, les contradictions et les abus de la méthode expérimentale.

Le goût et l'habitude de la méditation, l'attrait des hautes questions de physiologie et un certain tour philosophique de l'esprit l'entraînèrent bientôt sur le terrain de la psychologie. De là son livre intitulé : *Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence.*

Qui n'a lu ces admirables pages de Buffon dans lesquelles le grand naturaliste fait parler au premier homme le plus magnifique langage que la philosophie ait jamais fait entendre? Tous les objets qui l'environnent, il croit d'abord qu'ils sont en lui et qu'ils font partie de lui-même. Dans le trouble inconnu dont son âme est remplie, sa main rencontre un palmier. « Je connus pour la première fois, dit-il, qu'il y avait » quelque chose hors de moi... Je jugeai que ce corps était étranger » au mien, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. » Remarque aussi saisissante que l'expression est heureuse. C'est aussi par l'étude de la sensation, ce lien mystérieux qui nous rattache à la mystérieuse matière, que débute M. Gerdy.

Au lieu de se replier sur lui-même, au lieu d'interroger sa propre pensée, il s'adresse à la réalité objective et met hardiment le pied sur une terre vierge encore. C'est en pleine virilité que l'homme de Buffon et l'homme-statue de Condillac se trouvent tout à coup jetés dans le monde. Ils ne connaissent encore rien en dehors d'eux, et déjà ils se connaissent eux-mêmes : ce sont des hommes comme on n'en a jamais vu. M. Gerdy prend l'homme au sortir du sein maternel. A ce moment, il n'est pas encore en possession de lui-même ; il n'a ni l'idée de sa personnalité, ni celle du monde extérieur. Pour avoir la première, il devra acquérir la seconde, et ce travail intérieur ne se fera pas d'un seul coup. A la naissance, l'enfant voit à peine ; les impressions du toucher ne lui donnent que des perceptions confuses. Ce n'est que peu à peu qu'il distinguera d'abord la clarté du jour de l'obscurité de la nuit, puis les couleurs, puis les formes des corps, puis la distance des objets ; et la génération des idées suivra du même pas. De beaucoup supérieure à toutes les autres, cette partie du livre de M. Gerdy est remplie d'observations ingénieuses et profondes.

Cultivés par les plus grands esprits dont s'honore l'humanité, les champs de la pensée ont donné d'abondantes moissons. Les richesses de la psychologie spéculative ne peuvent plus guère s'accroître. Plus tard venue, la psychologie expérimentale est pauvre encore. Cependant ce n'est pas l'œuvre qui manque à l'ouvrier. Depuis le polype qui se nourrit, et dont le mouvement n'est que la réponse fatale d'une inconsciente sensibilité, jusqu'à l'animal qui perçoit, se souvient, juge et veut; jusqu'à l'homme, cet être perfectible qui s'élève par le sentiment moral à la notion du devoir et à l'idée d'une cause suprême; que de phénomènes apparaissent, se développent, grandissent ou se transforment! Que d'observations à faire, que de problèmes à résoudre, que de lumières à faire jaillir de ces ténèbres!

L'homme, lui-même, est-il en tous lieux cet être toujours identique que les philosophes nous dépeignent à leur image? A côté des monstres du corps, n'y a-t-il pas les monstres de l'esprit; à côté de la raison, la folie? L'homme était-il le même aux divers âges du monde? N'est-ce pas une vérité révélée par l'histoire que l'espèce humaine peut s'arrêter quelquefois, mais qu'elle avance toujours? Et, longtemps avant l'histoire, les vestiges enfouis des œuvres de l'homme ne sont-ils pas le témoignage irrécusable qu'il n'a pas toujours été ce que nous le voyons aujourd'hui et qu'il a traversé une longue enfance?

Lorsque M. Gerdy communiqua à l'Académie, sous forme de fragments, les prémices de son œuvre philosophique, il siégeait depuis longtemps dans cette enceinte. Il y était entré le 25 avril 1837, dans la section de pathologie chirurgicale.

Dans la vigueur de l'âge et du talent, aimant la lutte et la recherchant, le fauteuil sur lequel il venait s'asseoir ne devait pas être pour lui un honneur stérile. Riche des connaissances les plus variées, d'une infatigable activité, son esprit, naturellement porté à la controverse, allait trouver sur ce nouveau théâtre un aliment inépuisable.

Qui de vous pourrait avoir oublié cette physionomie aux traits fortement accusés, ces sourcils proéminents, ce geste saccadé, cette voix sourde, cette parole inégale, mais énergique, vivante, passionnée, ne reculant devant aucune hardiesse et allant droit au but! Ces tempéraments de langage, ces allusions voilées, le charme et l'attrait de la force contenue, M. Gerdy ne les connut jamais. Quand il croyait la vérité en

péril, garder le silence lui paraissait une faiblesse coupable : c'est avec emportement qu'il s'élançait pour la défendre.

L'année même de sa réception à l'Académie, à l'occasion des expériences sur l'introduction de l'air dans les veines, il parut plusieurs fois à la tribune ; rappela les recherches trop oubliées de Nysten, montra que de petites quantités d'air peuvent pénétrer sans danger dans les vaisseaux éloignés du centre de la circulation, nia que l'air ait la propriété de paralyser l'action du cœur, puisque cet organe bat encore sur la table de l'expérimentateur, et attribua la mort à un arrêt de circulation. On devait démontrer plus tard que le sang mélangé d'air s'arrête dans les poumons, parce qu'il ne peut plus les franchir.

Un mémoire sur la vision, qu'il communiqua l'année suivante à l'Académie, devint le point de départ d'une discussion dans laquelle il chercha à prouver que la vue est le premier des sens. C'était une tentative hasardée. Aussi, malgré ses efforts pour déposséder le toucher, la prééminence qui lui était acquise lui est restée. Il fut plus heureux quand le parallèle s'établit entre le sens de la vue et le sens de l'ouïe. On crut l'avoir vaincu en lui opposant que la culture intellectuelle des aveugles a toujours surpassé celle des sourds-muets. Oui, répondit-il, cela est vrai, mais l'idée que l'aveugle se fait des choses qu'il ne voit pas, ce n'est pas de l'ouïe qu'elle procède, mais des yeux de celui qui la lui communique par le langage.

L'Académie se souvient de ce qui s'est passé dans son sein au sujet du magnétisme animal et de ses étonnantes merveilles. La plume spirituelle d'un maître en l'art d'écrire a retracé cette curieuse et instructive histoire. De prétendus voyants annonçaient avec une imperturbable assurance qu'ils pouvaient lire sans le secours des yeux, voir à travers les corps opaques, regarder dans leur propre corps et dans celui des autres, ressusciter le passé et prédire l'avenir. Devant un examen sévère, tout le prestige tomba.

Ce n'était pas assez pour un ardent apôtre de la vérité. M. Gerdy voulut les battre à l'aide de leurs propres armes. Avec une patience à toute épreuve, il répéta sur lui-même et sur quelques amis les expériences dont il avait été l'incrédule témoin, et il en dévoila l'artifice. Ce fut la dernière défaite d'une doctrine désormais convaincue d'imposture.

Mais l'amour du merveilleux est impérissable. On le croit pour jamais abattu, et tout aussitôt on le retrouve debout sous une autre forme. Le magnétisme animal vient à peine de succomber qu'on voit les tables tourner, courir, danser, écrire, parler ; les esprits invisibles annoncer leur présence par des bruits caractéristiques ou s'incarner dans des *médiums* de toute qualité. Ne croyez pas, messieurs, que ces fantaisies qui vous font sourire ne soient que l'inoffensif délassement de quelques désœuvrés. La science des manifestations fluidiques, pour l'appeler par le nom qu'elle se donne, a ses livres, ses journaux, et recrute ses adeptes jusque dans les rangs les plus élevés de la société.

C'est au sujet d'un mémoire de MM. Flandin et Danger, sur la recherche de l'arsenic dans les cas d'empoisonnement, que s'éleva, au sein de l'Académie, la discussion la plus animée et la plus orageuse peut-être qu'elle ait encore entendue. Le rapport de la commission chargée de l'examen de ce travail venait d'être lu. Les conclusions allaient être mises aux voix. M. Gerdy demanda la parole. Aux premiers mots qu'il prononça, tous les yeux se portèrent sur l'homme célèbre dont le nom est pour jamais attaché à la science des poisons. « Je viens, » dit M. Gerdy, défendre le faible contre le fort. » Surpris et menacé dans son propre domaine, M. Orfila défendit sa méthode attaquée avec l'ardeur de sa nature méridionale. Le débat devint une lutte acharnée.

Ce n'était pas leur première rencontre. Depuis huit ans qu'il siégeait comme professeur dans le conseil de la Faculté, M. Gerdy n'avait pu s'accoutumer à voir tout plier devant la volonté d'un seul. Soupçonnait-il un acte de complaisance, il se dressait inflexible. Diverses mesures qu'il réprouvait ayant été proposées par le doyen et sanctionnées par ses collègues, il en conçut un ressentiment qui allait grandissant chaque jour ; il éclata en cette occasion dans toute sa violence.

Il nous souvient encore de ce temps, dont nous sépare déjà un intervalle de vingt-cinq années. L'Académie tenait alors ses séances dans l'hôtel de la rue de Poitiers. Délaissant les amphithéâtres et les cours de la Faculté, nous accourions à cette joute oratoire comme de véritables Athéniens. Les places réservées au public étaient depuis longtemps envahies. C'est entassés dans un petit entresol obscur, dont la lucarne demi-circulaire prenait jour sur la salle, que nous vîmes

M. Gerdy, l'œil brillant, la lèvre tremblante, seul contre tous, déployer pendant deux mois entiers une invincible énergie.

De tout ce bruit, de tous ces éclats, de ces conclusions qu'il parvint à faire modifier, que reste-t-il aujourd'hui ? Du procédé d'analyse de M. Orfila, ou de celui dont M. Gerdy s'était constitué l'intrépide défenseur, lequel a survécu ? Ni l'un ni l'autre, messieurs. Telle est la science. Elle ne vit qu'à la condition de chercher sans cesse. Quand elle rencontre le mieux, elle l'adopte, avant même de s'enquérir d'où il vient. Mais, n'oublions pas que les questions de méthodes précèdent et dominent les procédés de recherches. La toxicologie n'est une science que par elles, et ce n'est que justice de rendre à son illustre fondateur l'hommage qui lui est dû.

M. Gerdy se rencontrait dans le même temps, sur le terrain de la chirurgie, avec un nouvel adversaire, athlète inébranlable comme lui, que rien n'a pu abattre, et que tout dernièrement encore nous avons vu relever haut et ferme le drapeau de la méthode sous-cutanée.

Un peu plus tard, M. Gerdy s'engageait, par la voie de la presse, la seule tribune qui lui fût ouverte, dans un débat qu'interrompit brusquement la révolution de février. C'était en 1847. M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, soumettait à la chambre des pairs un projet de loi sur l'enseignement et l'exercice de la médecine. Ce projet devait être présenté l'année suivante à la chambre des députés. Dans la discussion qui eut lieu au palais du Luxembourg, l'une de nos gloires littéraires les plus éclatantes, M. Cousin, contesta les avantages du mode de nomination alors en vigueur pour les chaires de professeurs. Blessé dans ses plus chères convictions, M. Gerdy prit la plume, et dans une brochure, le morceau le plus remarquable qu'il ait écrit, il vengea le concours des accusations dont il avait été l'objet. « Pourquoi, dit-il en terminant, pourquoi nous a-t-on abaissés si bas que la position n'était plus honorable, et qu'il était impossible d'y demeurer sans honte ! »

Comme toutes les institutions humaines, le concours, messieurs, a ses défauts et même ses erreurs. Mais il faudrait être bien confiant dans les assurances de la renommée, cette puissance équivoque, pour y trouver des garanties plus sérieuses que dans des épreuves publiques soutenues devant des juges compétents.

Les luttes loyales de l'intelligence exerceront toujours sur les esprits un irrésistible attrait. Le concours plaît à l'homme, parce que le principe qui en est la source est un sentiment de justice, et qu'il a ses racines au plus profond du cœur. Par la publicité de ses épreuves, il émeut profondément les esprits et donne à l'aristocratie de l'intelligence une légitime et durable popularité. A notre époque, où l'on signale comme l'un des signes du temps les défaillances du sentiment moral, quoi de plus propre à relever et à fortifier les âmes que ces nobles spectacles, qui arrachent les esprits à l'oisiveté, enflamment l'émulation et répandent dans la jeunesse de nos écoles la bienfaisante contagion de l'exemple, d'autant plus assurée et d'autant plus rapide qu'elle descend de plus haut.

De toutes parts on s'étonne, on s'afflige. Notre école française, naguère sans rivale, souffre d'un mal profond. L'enseignement libre, autrefois si florissant, source généreuse à laquelle tant de générations d'élèves ont puisé les premières leçons, précieux auxiliaire plein d'activité et de jeunesse, stimulant salutaire de la science officielle dont il était la force, le mouvement et la vie, l'enseignement libre se meurt. Abaissez les barrières, ouvrez la voie à toutes les espérances, réveillez les ambitions qui sommeillent, et la santé reviendra d'elle-même dans ce jeune corps qui ne demande qu'à vivre. Du même coup tomberont ces mesquines entraves dont on l'avait chargé, croyant sauver ce qu'on a perdu.

Ce qu'on reproche surtout au concours, c'est de paralyser le travail original, d'éloigner ce qu'on appelle les hommes à idées et de donner aux artistes de la parole le pas sur les véritables savants. Ne semblerait-il pas, messieurs, à entendre un pareil langage, que les intérêts de l'enseignement doivent être livrés en holocauste à quelques personnalités exceptionnelles? Combien n'en a-t-on pas vu de ces hommes qu'entouraient le reflet d'une juste célébrité, compromettre, dans une chaire sans auditeurs, tout un passé glorieux! On oublie trop que la principale mission de nos écoles n'est pas de former des savants, les savants se font eux-mêmes, mais des hommes instruits et utiles, et d'assurer en France le service de la santé publique.

L'investigateur a le livre, la plume, la tribune des académies, des chaires de haut enseignement qui correspondent à la spécialité de ses recherches. Quant au génie, messieurs, il s'élève au-dessus des caté-

gories sociales, et les institutions ne sont pas faites pour lui. Il a mieux que tout cela, il a la gloire dans le présent, et il aura plus tard les suffrages de la postérité.

Je le répéterai après M. Gerdy : « Le professeur, c'est l'homme rare qui joint à une mémoire étendue pour retenir les faits, un jugement sûr pour les apprécier et un raisonnement sévère pour en déduire les conséquences.... C'est l'abeille laborieuse qui, butinant partout, fait des produits de son travail un miel délicieux qui profite à l'humanité entière. »

Ces luttes glorieuses que dénigrent si volontiers ceux qui ne les ont jamais affrontées, ont-elles paralysé l'esprit de recherches chez ce maître dont nous pleurons la perte et qui donna à la science du diagnostic une précision jusqu'alors inconnue (1)? ont-elles empêché l'éminent clinicien de la Charité d'écrire le *Traité des maladies du cœur,* l'un des monuments les plus achevés de la médecine contemporaine (2)? ont-elles arrêté l'essor de ce vif et séduisant esprit, professeur à la parole chaleureuse, qu'accompagnent dans sa retraite volontaire, avec le souvenir d'un double enseignement, d'un double triomphe, les regrets d'une jeunesse avide de l'entendre encore (3)? ont-elles affaibli l'ardeur ou ralenti la plume de ce noble vétéran de la chirurgie devant lequel chacun s'incline, toujours jeune sous ses cheveux blancs, plus actif dans sa verte vieillesse que le plus jeune d'entre nous (4)?

Le professeur dont je retrace en ce moment la vie n'est-il pas, lui aussi, un éclatant exemple de fécondité scientifique? Dans la direction nouvelle qu'imprima à ses travaux l'enseignement de la pathologie externe, il a touché à tous les sujets.

Rappelez-vous son beau travail sur les effets de la pesanteur, dans ses rapports avec la circulation et l'activité du mouvement nutritif : effets favorables ou nuisibles qu'il faut diriger. Par le nombre, l'importance et la variété de ses applications, peu de méthodes thérapeutiques occupent une plus grande place dans la pratique de la chirurgie, et l'on pourrait ajouter : de la médecine.

(1) M. Rostan.
(2) M. Bouillaud.
(3) M. Trousseau.
(4) M. Velpeau.

Dans ses études sur la structure et les maladies des os, il montre que l'inflammation, loin d'être rare, est au contraire des plus fréquentes, qu'elle accompagne toutes les lésions traumatiques de leur substance, et qu'elle se présente sous deux formes dont la genèse est pour ainsi dire opposée, puisque dans l'une la matière osseuse se raréfie, tandis que dans l'autre elle se condense.

Affranchir les malades atteints de hernie de la gêne et de la perpétuelle sujétion des moyens contentifs, les sauver des dangers qui les menacent, tel est le but qu'il se proposait dans son mémoire sur la cure radicale des hernies. Si le procédé d'invagination qu'il proposait eût répondu à ses espérances, on peut dire qu'il aurait rendu à l'humanité un des plus grands services qu'elle attend encore de la chirurgie.

C'est encore à M. Gerdy qu'on doit la première description complète des gaînes aponévrotiques des muscles : sortes de conduits dans lesquels les puissances actives du mouvement se trouvent maintenues dans une direction invariable à tous les moments de la contraction : barrières conductrices des liquides épanchés, dont le chirurgien doit connaître les dispositions pour remonter à la source du mal.

Peu d'années avant sa mort, il arrêtait dans son esprit le plan d'un traité complet de chirurgie pratique, dans lequel il se proposait de résumer tout son enseignement. Il venait d'en publier le troisième volume, quand la mort est venu le surprendre.

En 1848, alors qu'il rédigeait le volume de pathologie générale qui sert d'introduction à cet ouvrage, les électeurs du département de l'Aube l'envoyaient à l'assemblée des représentants chargée de préparer la constitution du gouvernement issu de la révolution de février. Déjà la maladie avait abattu ses forces et éteint sa voix. Une seule fois il monta à la tribune ; on ne l'entendit pas.

A dater de ce moment, la vie de M. Gerdy ne fut plus qu'une longue suite de souffrances. La phthisie pulmonaire dont il était atteint depuis longtemps faisait chaque jour de nouveaux progrès. La volonté était encore entière, mais le corps s'affaiblissait, et les cruelles atteintes de la maladie en brisaient peu à peu les ressorts. De temps à autre nous le rencontrions encore, un manteau de drap jeté sur les épaules, au cœur de l'été, sombre, affaissé, les joues creusées par le mal qui le consumait. Au milieu de ces douloureuses épreuves, supportées avec

une inaltérable sérénité, il conservait encore toute son ardeur pour le travail.

Parfois il se laissait aller à l'espérance de jours meilleurs. Ces jours ne vinrent pas. Vers la fin du mois de janvier 1856, il dut garder le lit, et après une lente agonie de deux mois, il rendit le dernier soupir le 18 mars, à l'âge de cinquante-neuf ans. Transportés à Loches par son digne frère, les restes mortels de notre collègue furent reçus en grande pompe dans son pays natal. Ils reposent aujourd'hui dans une sépulture élevée du vivant de M. Gerdy et par ses soins, sur une verte colline, près du ruisseau de Saint-Omer, à quelque distance du cimetière.

M. Gerdy est une de ces énergiques figures qui se gravent fortement dans le souvenir. Excessif en toutes choses, on le voit tour à tour d'une infatigable patience dans la poursuite laborieuse du vrai; emporté, violent et intraitable dans l'action; bon, affectueux, tendre même, dans les habitudes ordinaires de la vie.

Esprit curieux et hardi, M. Gerdy a conçu plus qu'il n'a pu faire et aspiré plus haut qu'il n'est monté. Ne reconnaissant en matière de science d'autre autorité que celle de la raison, il en usa librement, et quand il se rendit à la raison d'autrui, ce ne fut qu'après avoir consulté la sienne.

Ignorant des calculs de l'intérêt et dédaigneux des réserves de la prudence, il a dit tout ce qu'il a pensé, exprimé tout ce qu'il a senti. Pour soumettre les esprits timorés et flottants qui composent d'ordinaire les majorités, le doute et l'hésitation sont de mauvaises armes. Il ne sut jamais s'en servir. Il ne lui a manqué, pour exercer dans sa plénitude l'ascendant que devaient lui assurer l'étendue et la profondeur du savoir, qu'une seule chose : la mesure. M. Gerdy fut un sage, mais il n'en eut pas la modération. Inaccessible aux passions vulgaires, il ne sut pas résister à l'ivresse de la parole.

S'il poussa jusqu'à l'intolérance l'ardeur de son culte pour l'immortelle justice, jamais du moins les mensonges de la flatterie ne souillèrent ses lèvres, et lorsqu'il rencontra l'intrigue sur son chemin, on ne le vit pas, comme tant d'autres :

> Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
> Appuyer le serment d'être son serviteur.

Je suis attiré, je l'avoue, messieurs, vers ces âmes fières et même un peu farouches. Mais lorsque je rentre en moi-même, je sens que la perfection n'est ici-bas le privilége de personne. Dans le commerce de la vie, la vertu sans alliage est une monnaie rare. Pour traiter avec les humains, il faut compter avec leurs faiblesses. Les hommes de la trempe de M. Gerdy, on les redoute et on ne les recherche guère. Hommes utiles pourtant, ne serait-ce que pour arracher les esprits à la léthargie des habitudes et réveiller les consciences endormies. Aussi, et c'est là peut-être le plus grand triomphe de la vertu, alors même qu'il les évite, le monde les respecte et les admire.

BIBLIOGRAPHIE (1).

PUBLICATIONS DE M. GERDY.

Mémoire sur l'organisation du cœur, lu à la Soc. de la Faculté de médecine, le 15 décembre 1818 (*Bull. de la Faculté*, 1818, t. VI, p. 268), analysé en 1820 dans le rapport de Béclard (*Bull. de la Fac.*, t. VII, p. 140), publié en 1821 dans le *Journal complémentaire du Dict. des sc. méd.*, t. X, p. 97, et reproduit en partie deux ans plus tard dans la *Thèse inaugurale* de l'auteur, p. 24.

Mémoire sur la circulation veineuse et Mémoire sur la circulation capillaire, lus à la Soc. de la Fac. de méd., le 14 et le 28 janv. 1819 (*Bull. de la Fac.*, t. VI, p. 298), et publiés seulement en extrait en 1823 dans la *Thèse* de l'auteur, p. 56 à 70.

Description anatomique d'un fœtus né à terme avec un spina bifida (*Bull. de la Fac. de méd.*, 1819, t. VI, p. 346).

Mémoire sur la structure de la langue du bœuf, et sur les principales différences que présente celle de l'homme, lu à l'Acad. roy. de méd., en 1821, publié en extrait dans la *Thèse inaug.* de l'auteur, p. 19, et *in extenso* dans les *Archives générales de méd.*, 1re série, t. VII, p. 361; mars 1825, tiré à part; brochure, 20 p. in-8.

De la physiologie et de la manière de procéder à l'étude de cette science (*Journal complémentaire des sc. méd.*, mai 1821, t. IX, p. 289).

Essai d'analyse des phénomènes de la vie (*Journ. complém.*, 1821, t. X, p. 298, et t. XI, p. 110. — 1822, t. XIII, p. 132, et t. XIV, p. 343); tiré à part; br. de 80 p. Paris, 1823, in-8.

Examen des notes de M. Magendie sur les Recherches physiologiques de Bichat (deux articles critiques, *Revue médicale*, 1re série. Paris, 1822, in-8, t. IX, p. 25 et p. 369).

Recherches, discussions et propositions d'anatomie, de physiologie, de pathologie, etc. Thèse pour le doctorat en chirurgie, Paris, 1823 (96 pages in-4 et 3 planches).

Quid medicinæ profuerunt vivorum animalium sectiones? Quid disquisitiones microscopii ope institutæ? Quid chemica experimenta? Thèse de concours pour l'agrégation en anatomie et en physiologie. Paris, 1824, in-4 (24 pages).

Quelques remarques générales sur les aponévroses (*Bulletin de Férussac*), 1825, t. IV, art. 65, p. 97).

Note sur la prononciation (*Bulletin de Férussac*, 1826, t. VII, art. 165, p. 318).

Traité des bandages, 1re édition. Paris, 1826, in-8.

Analyse détaillée de l'histoire de la santé, et des influences qui la modifient (plan d'un cours d'hygiène). Paris, 1827, in-8 très-serré, de 86 p.

(1) Cette bibliographie est empruntée à l'Éloge de Gerdy, prononcé par M. Broca, devant la Société de chirurgie, en 1856.

Plus de trente articles insérés dans le tome XII de l'*Encyclopédie méthodique* (série de médecine). Paris, 1827, in-4, formant un ensemble de plus de 80 colonnes compactes.

Note sur la vision (*Bulletin de Férussac*, 1828, t. XIV, art. 135, p. 227).

Mémoire sur l'influence du froid sur l'économie animale, lu à l'Académie de médecine en 1828 (*Archives générales*, série I, t. XVII, p. 625, août 1828), publié en entier dans le *Journal hebdomadaire de médecine*, par Andral, Blandin, etc., t. VIII, p. 129 (31 juil. 1830), tiré à part; br. de 24 p. in-8.

Mémoire sur le mécanisme de la marche de l'homme (*Journal de physiologie* de Magendie, janvier 1829, t. IX, p. 1).

Note sur le parallèle des os et des articulations (*Bulletin de Férussac*, 1829, t. XVI, art. 279, p. 369, tiré à part; br. de 14 p.).

Anatomie des formes extérieures, appliquée à la peinture, à la sculpture et à la chirurgie. Paris, 1829, un vol. in-8 de 400 p., avec 3 pl. gravées.

Lettre à MM. les membres du Conseil général des hôpitaux, sur la question de savoir s'il convient ou non de conserver des chirurgiens en chef dans les hôpitaux civils. Paris, 1829; br. in-8 de 16 p. (*Journ. heb. de médecine,* par Andral, Blandin, etc., t. III, p. 97, n° 30, 25 avril 1829).

Remarques sur le résultat du concours pour la bibliothèque de Moreau de la Sarthe, dans le même journal, 1829, t. IV, p. 83 à 91.

Réorganisation de la Faculté de médecine ; du concours et de l'élection (*Journal universel et hebd.*, par Bégin, Bérard, etc., 1re année, t. I, p. 88-96; tiré à part, br. in-8 de 10 p., sept. 1830).

Anatomie comparée des formes du corps humain, suivant les âges, les tempéraments, les peuples, les climats; six articles (*Journal des artistes*. Paris, 1830, in-8, t. VIII, p. 13, 34, 67, 171, 187 et 204 du 4 juillet au 19 septembre 1830), tiré à part; br. de 36 p. in-8.

Deux lettres sur l'élection du professeur d'anatomie à l'Ecole des beaux-arts (*Journal des artistes*, p. 298 et 333) (oct. et nov. 1830).

Sur les mouvements de la langue et du pharynx (*Bulletin de Férussac*, 1830, t. XX, art. 14, p. 26), tiré à part; br. de 12 p.

Mémoire sur le mécanisme de la prononciation, lu à l'Académie de médecine, le 12 juillet 1830, analysé dans *Archives générales*, sér. I, t. XXIII, p. 601 ; a paru en entier dans la *Physiologie* de Gerdy, t. I, p. 775 (1833).

Préface d'un traité de physiologie, br. in-8 de 72 p. Paris, 25 août 1830.

Thèse pour le concours de physiologie. Paris, décembre 1830; un vol. in-8 de cxlij-544 p.

Physiologie médicale didactique et critique, 1 vol. in-8 de cxlij-818 p.

Lettre au rédacteur de la Revue médicale, en réponse à un article de ce journal sur la 1re partie de la *Physiologie médicale* (*Revue médicale*, 1832, t. I, p. 319 à 330).

Remarques sur l'accouchement par le vertex (*Arch. générales*, 1re série, mars 1832, t. XXVIII, p. 351) ; tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Des polypes et de leur traitement, thèse de concours pour la chaire de pathologie externe. 1er août 1833, in-4 (204 p.).

Articles *Attitude* (15 p.), *Chirurgie* (10 p.), *Circulation* (66 p.), et *Locomotion* (11 p.), du *Dictionnaire de médecine en* 30 *volumes* (l'art. *Circulation* a été tiré à part).

De l'influence de la pesanteur sur la circulation et les phénomènes qui en dérivent, et de l'élévation des parties malades considérée comme moyen thérapeutique; extrait des leçons cliniques du professeur Gerdy, par Gerdy jeune, interne des hôpitaux (*Archives gén.*, 2e série, t. III, p. 553, déc. 1833).

Détermination des leviers que forment la colonne vertébrale, les fémurs et les tibias dans l'attitude verticale, mémoire lu à la Soc. de médecine de Paris, le 21 mars 1834; extrait (*Revue médicale*, 1834, t. II, p. 323).

Observations et réflexions sur le déplacement du fémur dans la fosse iliaque et l'échancrure sciatique, leçons cliniques publiées sous les yeux de M. Gerdy par M. Beaugrand, interne (*Archives gén.*, oct. 1834, sér. II, t. VI, p. 153); tiré à part; br. in-8 de 22 p.

Observ. et réflex. sur les fractures de la clavicule et du col du fémur, *idem ibid.* (*Arch. génér.*, nov. 1834, 2e sér., t. VI, p. 356); tiré à part; br. in-8 de 40 p.

Leçons cliniques faites à l'hôpital Saint-Louis par M. Gerdy, et publiées sous ses yeux par M. Beaugrand : *Observ. et réflexions sur l'exophthalmie* (*Arch. gén.*, juillet 1835, t. VIII, p. 339, 2e série); tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Sur les luxations du radius, de la jambe, sur les fractures de la rotule et des condyles du fémur, *id. ibid.*, t. VII, p. 149 (fév. 1835), tiré à part; br. in-8 de 32 p.

Sur la résection de la mâchoire inférieure dans le cas de lésions organiques et de nécrose, *id. ibid.* t. IX, p. 57 (sept. 1835), et p. 428 (déc. 1835), tiré à part; br. in-8 de 32 p.

Remarques et observ. sur les hernies, *id. ibid.*, avril 1836, t. X, p. 368, tiré à part; br. in-8 de 32 p.

Remarques sur l'hydrocèle, *id. ibid.* (*Arch. gén.*, sér. III, t. I, p. 57, janv. 1838); tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Remarques sur le sarcocèle, *id. ibid.* (*Arch. gén.*, sér. III, t. II, p. 385, août 1838).

Mémoire sur plusieurs points de la respiration (*Arch. gén.*, sér. II, t. VII, p. 515, avril 1835); tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Note sur la cure radicale des hernies, par la méthode de M. Gerdy, ou de l'invagination, rédigée par Vulfranc Gerdy (*Bulletin clinique* de Fossone, t. I, p. 90, mai 1835). *Voy.* p. 280 du même vol. le rapport de M. Gimelle sur cette méthode.

Leçons cliniques de M. Gerdy à l'hôpital Saint-Louis, rédigées par Gerdy jeune, deux articles (*Bulletin clinique*, 1835, t. I, p. 139 et p. 213).

Analyse critique du Traité d'anatomie comparée de Hollard (*Archives générales*, 1835, t. IX, p. 246); tiré à part; br. in-8 de 10 p.

Mémoire sur la structure des os, avec 2 pl. lithogr. (*Bulletin clinique*, t. I, p. 123, in-8, juin 1835); tiré à part; broch. in-8 de 8 p.

Mémoire sur l'état matériel ou anatomique des os malades (*Arch. générales*, février 1836, 2e série, t. X, p. 129); tiré à part; br. in-8 de 32 p.

Nouvelle méthode d'opérer la fistule lacrymale par la rhinotomie, leçon clinique rédigée par M. Gras, interne (*Journ. des conn. méd.-chirurg.*, sept. 1836, t. III, p. 112, n° 3).

Réponse à M. Rizueno, d'Espagne, sur la statistique médicale (*Presse médicale*, juin 1837, n° 48); tiré à part; 4 p. in-8.

Recherches physiologiques sur les sensations en général, mém. lu à l'Académie de méd. le 19 sept. 1837. (*Arch. génér.*, oct. 1837, t. XV, p. 133, 2e série); tiré à part; broch. in-8 de 26 p.

Mémoire sur quelques faits pratiques de chirurgie. Rapports juridiques sur une plaie de l'artère fémorale et sur une plaie de poitrine (*Arch. générales*, déc. 1837, 2e sér., t. XV, p. 426); tiré à part; br. in-8 de 20 p.

Discours sur l'introduction de l'air dans les veines, prononcé à l'Acad. de méd. le 5 déc. 1837 (*Bull. de l'Acad.*, t. II, p. 280), tiré à part; br. de 16 p. (Second discours sur le même sujet dans la séance du 6 fév. 1838, t. II, p. 454).

Traité des bandages et des pansements, Paris, 1837-1839, 2 vol. in-8 formant ensemble 1250 p., avec atlas de 20 pl. gravées, in-4.

Mémoire sur quelques points de la vision, lu à l'Acad. de méd. le 15 mai 1838 (*Bull. de l'Acad.*, t. II, p. 726 et p. 812).

Analyse critique du système de déligation de M. Mayor, dans le journal *l'Expérience*, 20 juillet 1838, t. II, p. 152. (*Voy.* p. 234, une polémique entre Gerdy et Mayor à ce sujet.)

Recherches sur l'encéphale (*Journ. des conn. médico-chirurg.*, déc. 1838, p. 258; *Sur l'organisation du cerveau*, même journal, fév. 1840, p. 82).

Discours prononcés à l'Acad. de médecine dans la discussion sur les fonctions du système nerveux (*Bulletin de l'Acad.*, janvier à mai 1839. Les quatre principaux discours de Gerdy ont été tirés à part, sous forme de broch. in-8 de 46 p.).

Rapport sur deux mémoires du doct. Pravaz, relatifs aux causes et au traitement des luxations congéniales, lu à l'Acad. de méd. le 12 et le 17 sept. 1839 (*Bull. de l'Acad.*, t. IV, p. 121, et dans l'*Expérience*, t. IV, p. 177 et 193); tiré à part; br. in-8 de 80 p.

Rapport sur un rhumatisme inflammatoire aigu qui a profondément altéré les os, lu à l'Acad. de méd. en février 1840 (*Bulletin de l'Acad.*, t. IV; l'*Expérience*, 6 fév. 1840, t. V, p. 81 et 97); tiré à part; br. in-8 de 24 p.

Lettre au rédacteur de l'*Expérience* en réponse à une note de M. Bouillaud sur les fonctions cérébrales, dans l'*Expérience*, 2 juillet 1840, t. VI, p. 15 (à propos d'une discussion qui a eu lieu à l'Acad. en mai 1840).

Recherches sur l'anat. pathologique des tumeurs blanches, rédigées par M. Beaugrand (*Arch. générales*, sept. 1840, 3e série, t. IX, p. 5).

Expériences sur la vision : 1° sur la vision avec les deux yeux ou avec un seul œil; 2° sur la vision distincte et la vision confuse, dans l'*Expérience*, 5 août 1840, t. VI, p. 88, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Recherches sur l'unité de la perception visuelle, dans l'*Expérience*, 10 sept. 1840, t. VI, p. 161, tiré à part; br. in-8 de 14 p.

Remarques sur les conditions de la vision, dans l'*Expérience*, oct. 1840, t. VI, p. 209, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Historique des travaux sur la vision (*Bull. de l'Acad. de médecine*, t. VI, p. 69, 22 sept. 1840).

Discours sur l'ontologie (*Bull. Acad. de méd.*, t. VI, p. 239, 17 nov. 1840).

Remarques sur la vision des somnambules, lues à l'Acad. de médecine le 8 juin 1841, dans l'*Expérience*, 1841, t. VII, p. 369, tiré à part; br. in-8 de 48 p.

Discours sur le magnétisme prononcé à l'Acad. le 15 juin 1841, dans l'*Expérience*, t. VII, p. 403, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Discussion sur l'arsenic, discours prononcés par Gerdy dans cette discussion ouverte le 6 juillet 1841 et close le 17 août; publiés dans les tomes VII et VIII de l'*Expérience*, tirés à part avec une introduction et un appendice; br. in-8 de 112 p. avec 3 fig. sur bois; 1841.

Rapport sur un cas de grossesse extra-utérine et d'opération de gastrotomie lu à l'Acad. de médecine, dans l'*Expérience*, 1841, t. VIII, p. 65, tiré à part; br. in-8 de 36 p.

De la supériorité de la vision sur les autres sensations, ou comparaison des sens les uns avec les autres, dans l'*Expérience*, 1841, t. VIII, p. 81, tiré à part; br. in-8 de 32 p.

Discours de la rentrée de la Faculté de médecine pour l'année 1841-1842, renfermant: 1° le parallèle de l'Élection et du Concours; 2° l'éloge de Sanson.

Revue chirurgicale, ténotomie et myotomie (*Revue sientifique* du doct. Quesneville. Paris, 1841, in-8, t. V, p. 61 à 99).

Mémoire sur le tact et les sensations cutanées (*Bulletin de l'Acad.*, 21 juin 1842, t. VII, p. 884, et dans l'*Expérience*, 1842, t. IX, p. 401 et t. X, p. I, tiré à part; br. in-8 de 60 p.).

Mémoire sur la voix et la prononciation, complément de l'article Voix de la *Physiologie* de l'auteur (*Voy.* le n° 29 de cette bibliographie), dans l'*Expérience*, t. IX, p. 385, t. X, p. 49 et p. 65, tiré à part; br. in-8, de 78 p., 1842.

Quatre discours sur la ténotomie, prononcés à l'Acad. de méd., en nov. et déc. 1842, publiés dans le t. X de l'*Expérience*, et tirés à part; br. in-8 de 38 p.

Remarques sur le chemin de fer de Paris à Lyon. Paris, 1842, br. in-8 de 24 p.

Examen de l'exposé des motifs du gouvernement, pour le chemin de fer de Paris à Lyon (*Propagateur de l'Aube*, 18 et 11 juin 1844); tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Profession de foi politique, suivie de la *Politique électorale*. Troyes, 1842; br. in-8 de 16 p.

Discours prononcé en présence des électeurs de Bar-sur-Seine. Troyes, 1842; br. in-8 de 16 p.

Résumé des principales recherches d'anat., de physiol. et de chirurg. de M. Gerdy (*Expérience*, 1842, t. X, p. 385, et 1843, t. XI, p. 1); complété et tiré à part; br. in-8 de 72 p. compactes.

Lettre au rédacteur de l'*Expérience* sur la réduction des luxations des phalanges par la méthode nouvelle du glissement (*Expérience*, 1843, t. XI, p. 85).

De la génération et du développement successif des facultés et des phénomènes de l'entendement, lu à l'Acad. des sciences morales et politiques en août 1842 (*Annales médico-psychologiques*, 1843, t. 1, p. 345), tiré à part; br. in-8 de 64 p.

De l'intelligence au moment où elle entre en action, mém. lu à l'Acad. de médecine, le 25 juillet 1843 (*Bull. de l'Acad.*, t. VIII, p. 1088); tiré à part; br. in-8 de 30 p.

Phénomènes de l'intelligence en exercice, mém. lu à l'Acad. des sciences morales et politiques, le 16 septembre 1843 (*Revue synthétique*, 1843, t. III, p. 289); tiré à part; br. in-8 de 30 p.

Mémoire sur les symptômes et la marche de l'inflammation des os (*Expérience*, 1843, t. XII, p. 33); tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Expériences sur la réduction des luxations de l'épaule, pour déterminer les lésions qui peuvent survenir dans les tractions trop violentes (*Journ. de chir.* de Malgaigne, juillet 1843, t. I, p. 233).

Recherches historiques et pratiques sur le trichiasis et sur la possibilité d'enlever une paupière tout entière sans que l'œil reste découvert (*Journal de chirurgie* de Malgaigne, deux articles, juillet et août 1844, t. II, p. 193 et 225); tiré à part; br. gr. in-8 de 14 p.

Article SCIENCE de l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle* (Répertoire universel des sciences, des lettres, etc., t. XXII, p. 120. Paris, 1844); tiré à part; br. in-8 de 80 p.

Rétracture des tissus albuginés, mém. lu à l'Acad. de méd., le 16 avril 1844, dans le t. IX, p. 766, du *Bull. de l'Acad.*, et dans le t. XIII de l'*Expérience*, p. 257); tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Trois discours sur l'ophthalmologie, prononcés à l'Acad. de médecine en juin et juillet 1844. N'ont été publiés complétement que dans l'*Expérience*, t. XIII et XIV, 27 juin au 18 juillet 1844, tirés à part en br. in-8 de 24 p.

Deux lettres à M. Velpeau, faisant suite à la discussion de l'Acad. sur l'ophthalmologie (*Expérience*, 8 août et 5 septembre 1844, t. XIV, p. 92 et 154); tiré à part; br. in-8 de 32 p.

De la perception sensoriale et du jugement méthodique et raisonné, publié en feuilleton (*Expérience*, t. XIII, p. 321, 337, 353 et 384; t. XIV, p. 17 et 33); tiré à part; br. in-8 de 30 p.

Discussion sur les lésions de l'aliénation mentale, deux discours prononcés en mars et avril 1845 (*Bull. de l'Acad.*, t. X, p. 481 et 549).

Rapport snr une plaie du foie, lu à l'Acad. de méd. le 17 juin 1845 (*Bull. de l'Acad.*, t. X, p. 812); tiré à part; br. in-8 de 16 p.

Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence. Paris, 1846, in-8, un vol. de XXIV-564 p.

Sur la formation d'un canal artificiel dans le cas d'oblitération du canal nasal, opération nouvelle ayant pour but de mettre la cavité de la conjonctive en communication directe avec celle du sinus maxillaire (*Journ. des conn. méd.-chirurgicales*, juillet 1846, t. II, p. 5).

Deux discours sur les injections iodées (*Bull. de l'Acad. de méd.*, t. XI, p. 318 et 341, 6 janv. 1846).

Deux discours sur l'éthérisation, renfermant les résultats des expériences faites par l'auteur sur lui-même (*Bull. de l'Acad.*, 26 janv. et 9 fév. 1847, t. XII, p. 303 et 350).

Second mémoire sur la rétraction des tissus blancs ou albuginés, lu à l'Acad. de méd. le 27 avril 1847 (*Bull. de l'Acad.*, t. XII, p. 600; *Revue médico-chirurgicale*, mai 1847, t. I, p. 272); tiré à part; br. gr. in-8 de 12 p.

De l'influence de la pesanteur et d'une situation basse sur la circnlation et sur les maladies chirurgicales, lu à l'Acad. de méd. le 25 mai 1847 (*Bull. de l'Acad.*, t. XII, p. 696; *Revue médico-chirurgicale*, juin 1847, t. I, p. 332); tiré à part; br. gr. in-8 de 12 p.

Lettre snr le concours et l'élection, réponse aux objections de M. Cousin, br. de 56 p. Bar-sur-Seine, 1847, in-8. (Très-remarquable.)

Nouveau procédé pour l'opération de la staphylorapbie, appliqué avec succès, suture enchevillée (*Bull. de l'Acad. de méd.*, t. XIV, p. 170. 17 oct. 1848).

Rapport sur les facultés des sourds-muets, lu à l'Acad. de méd. le 9 juillet 1850 (*Bull. de l'Acad.*, t. XV, p. 945).

Extraction d'un corps étranger par un procédé particulier, lu à l'Acad. de méd. le 23 jnillet 1850 (*Bull. de l'Acad.*, t. XV, p. 983).

Chirurgie pratique. Divisée en sept monographies. Les trois premières monographies ont seules paru, savoir : *Pathologie générale médico-chirurgicale*, 1851. 1 vol. in-8 de 644 pages; 2° *Maladies générales et diathèses* (inflammations, ulcères, gangrènes, brûlures, froidures, blessures, productions accidentelles, maladies des vaisseaux, diathèses cancéreuse, tuberculeuse, scrofulense, scorbutique et syphilitique), 1852, 1 vol. in-8 de XX-835 p. avec une pl. microscopique; 3° *Maladies des organes du mouvement* (muscles, tissus fibreux, os et articulations), 1835, 1 vol. in-8 de XVI-594 p., avec 8 pl. lithogr. représentant la structure et les maladies des os.

Discours sur la syphilisation, 21 août 1852 (*Bull. de l'Acad.*, t. XVII, p. 1079).

Discours sur la transmissibilité des accidents secondaires de la syphilis (5 oct. 1852). Le *Bull. de l'Acad.* (t. XVIII, p. 85) a donné senlement un extrait de ce discours cnrieux, qui ne se trouve en entier que dans l'introduction du 2e volume de la *Chirurgie pratique* de l'auteur.

Discours sur la surdi-mutité, 7 juin 1853 (*Bull. de l'Acad.*, t. XVII, p. 904); t. à part; b. in-8 de 20 p.

De la périostite et de la médullite (*Archives générales*, 1853, sér. V, t. II, p. 128 et 451); tiré à part; br. in-8 de 50 p.

Recherches sur la carie (*Gazette hebdomadaire*, 7 avril 1854, t. I, p. 432).

Recherches sur la nécrose (*Gazette hebd.*, 21 et 28 juill. et 4 août 1854, t. I, p. 688, 704 et 719.

Discours sur la philosopbie médicale, prononcés à l'Acad. dans la discussion sur le traitement de la variole, 20 fév. et 27 mars 1855 (*Bull. de l'Acad.*, t. XX, p. 594 et 727).
Le 2e discours a été tiré à part, br. in-8 de 14 p.

Mémoire sur la cure radicale de la bernie inguinale (*Arch. génér. de médecine*, fév. à août 1855, 5e série; quatre art., t. V, p. 142, 290 et 572, et t. VI, p. 172); tiré à part, avec addition du rapport de M. Broca à la Soc. de chirurgie sur le livre de M. Rothmund. Br. iu-8 de 88 p.

De la gnérison des fistules profondes de l'anus par la métbode nouvelle du pincement (*Bulletin de thérapeutique*, 1855, t. XLVIII, p. 397); tiré à part; br. in-8 de 8 p.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.